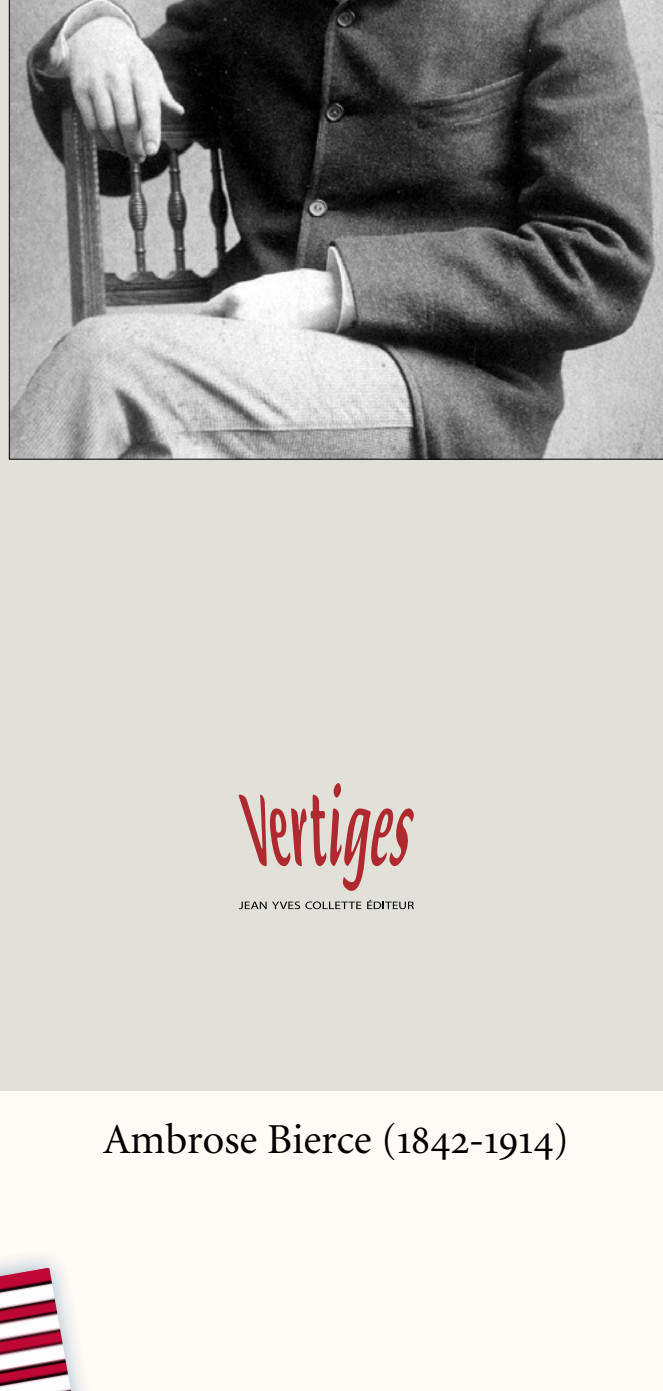


# Huile de chien

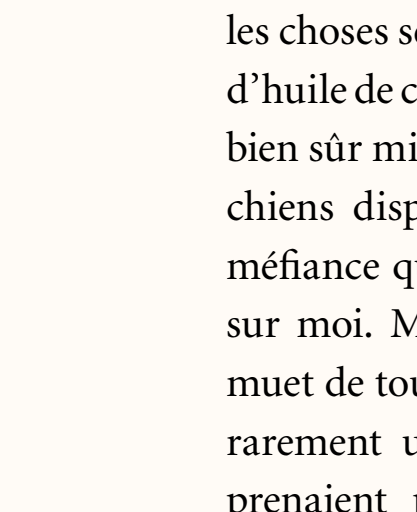
TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR MARIE PICARD



Vertiges

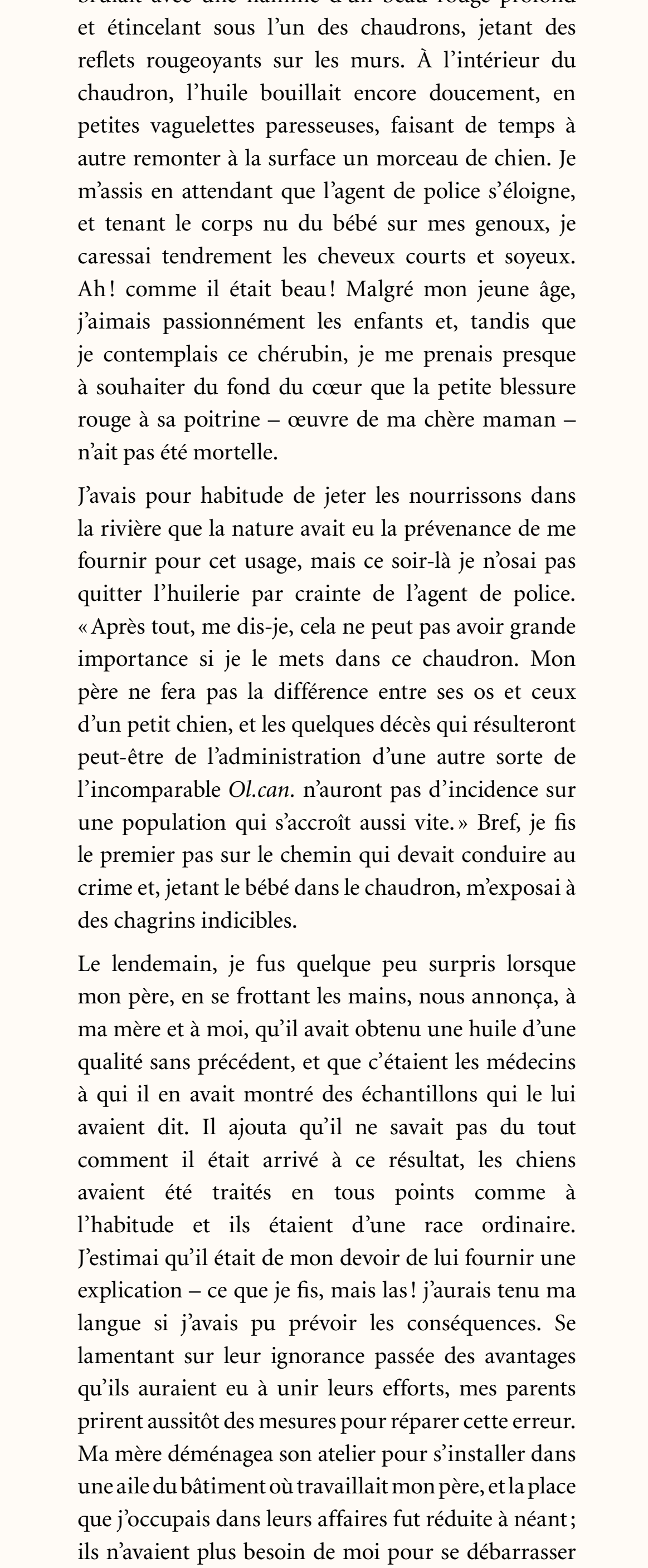
JEAN-YVES COLLETTE ÉDITEUR

Ambrose Bierce (1842-1914)



**JE M'APPELLE BOFFER BINGS.** Je suis né de parents honnêtes, dans un milieu des plus modestes : mon père était fabricant d'huile de chien et ma mère avait un petit atelier à l'ombre de l'église du village, où elle liquidait les nourrissons indésirables. Lorsque j'étais enfant, on m'a appris ce qu'était le travail ; non seulement j'aidais mon père à se procurer des chiens à mettre dans ses chaudrons, mais j'étais aussi souvent sollicité par ma mère pour transporter les détritiques résultant de son labeur. Lorsque je m'acquittais de cette tâche j'avais parfois besoin de toutes les ressources naturelles de mon intelligence, car les représentants de la loi qui se trouvaient dans le voisinage voyaient les affaires de ma mère d'un très mauvais œil. Leur opposition à ces pratiques n'avait pas fait partie de leur programme électoral et le problème n'avait jamais pris une tournure politique, les choses se passaient ainsi, voilà tout. La fabrication d'huile de chien à laquelle se consacrait mon père était bien sûr mieux acceptée, quoique les propriétaires de chiens disparus le considéraient parfois avec une méfiance qui, dans une certaine mesure, rejaillissait sur moi. Mon père pouvait compter sur le soutien muet de tous les médecins de la ville, qui rédigeaient rarement une ordonnance sans prescrire ce qu'ils prenaient plaisir à appeler *Ol.can*. Réellement il s'agit du meilleur médicament qui ait jamais été découvert. Mais la plupart des parents très réticents à consentir des sacrifices personnels pour soulager la douleur d'autrui et, bien sûr, les chiens les plus gras de la ville n'avaient pas le droit de jouer avec moi – ce qui choquait ma jeune sensibilité et faillit à un certain moment me décider à m'embarquer comme pirate.

Lorsque je me remémore cette époque, je ne peux que regretter, parfois, qu'en devenant la cause indirecte de la mort de mes parents bien-aimés, j'aie été à l'origine de malheurs qui ont profondément affecté mon avenir.



David de Coninck (ca 1636 - ca 1699)  
*Chiens et tableau de chasse avec lièvre*,  
National Gallery, Londres.

Un soir, en passant devant la fabrique d'huile de mon père avec le corps d'un bébé abandonné qui venait de l'atelier de ma mère, je remarquai un agent de police qui semblait surveiller étroitement mes mouvements. Malgré mon jeune âge, j'avais appris que les agissements d'un agent de police, quelle que soit leur nature apparente, sont toujours motivés par des raisons hautement répréhensibles, et je l'évitai en me glissant prestement dans l'huilerie par une porte latérale qui, par bonheur, était entrouverte. Je la fermai à clef aussitôt et me retrouvai seul avec mon petit cadavre. Mon père s'était retiré pour la nuit. La seule lumière dans la pièce venait du fourneau qui brûlait avec une flamme d'un beau rouge profond et étincelait sous l'un des chaudrons, jetant des reflets rougeoyants sur les murs. À l'intérieur du chaudron, l'huile bouillait encore doucement, en petites vaguelettes paresseuses, faisant de temps à autre remonter à la surface un morceau de chien. Je m'assis en attendant que l'agent de police s'éloigne, et tenant le corps nu du bébé sur mes genoux, je caressai tendrement les cheveux courts et soyeux. Ah! comme il était beau! Malgré mon jeune âge, j'aimais passionnément les enfants et, tandis que je contemplais ce chérubin, je me prenais presque à souhaiter du fond du cœur que la petite blessure rouge à sa poitrine – œuvre de ma chère maman – n'ait pas été mortelle.

J'avais pour habitude de jeter les nourrissons dans la rivière que la nature avait eu la prévenance de me fournir pour cet usage, mais ce soir-là je n'osai pas quitter l'huilerie par crainte de l'agent de police. «Après tout, me dis-je, cela ne peut pas avoir grande importance si je le mets dans ce chaudron. Mon père ne fera pas la différence entre ses os et ceux d'un petit chien, et les quelques décès qui résulteront peut-être de l'administration d'une autre sorte de l'incomparable *Ol.can*. n'auront pas d'incidence sur une population qui s'accroît aussi vite.» Bref, je fis le premier pas sur le chemin qui devait conduire au crime et, jetant le bébé dans le chaudron, m'exposai à des chagrins indicibles.

Le lendemain, je fus quelque peu surpris lorsque mon père, en se frottant les mains, nous annonça, à ma mère et à moi, qu'il avait obtenu une huile d'une qualité sans précédent, et que c'étaient les médecins à qui il en avait montré des échantillons qui le lui avaient dit. Il ajouta qu'il ne savait pas du tout comment il était arrivé à ce résultat, les chiens avaient été traités en tous points comme à l'habitude et ils étaient d'une race ordinaire. J'estimai qu'il était de mon devoir de lui fournir une explication – ce que je fis, mais las! j'aurais tenu ma langue si j'avais pu prévoir les conséquences. Se lamentant sur leur ignorance passée des avantages qu'ils auraient eu à unir leurs efforts, mes parents prirent aussitôt des mesures pour réparer cette erreur. Ma mère démenagea son atelier pour s'installer dans une aile du bâtiment où travaillait mon père, et la place que j'occupais dans leurs affaires fut réduite à néant; ils n'avaient plus besoin de moi pour se débarrasser des corps des petits indésirables et il ne s'agissait plus nécessaire d'attirer des chiens vers un funeste destin, car mon père ne s'en servait plus du tout, même s'ils gardaient toujours une place d'honneur dans la dénomination de l'huile. Plongé aussi soudainement dans une oisiveté toute nouvelle, on aurait pu craindre que je tourne mal, mais il n'en fut rien. La sainte influence de ma chère maman était toujours là pour me protéger des tentations qui assaillent la jeunesse, et mon père était diacre dans une église. Hélas! penser que, par ma faute, ces personnes estimables connurent une fin aussi terrible!

Se rendant compte que son affaire était doublement rentable, ma mère s'y consacra désormais avec une énergie renouvelée.

Non seulement elle faisait disparaître, à la demande, les nouveaux-nés en surnombre ou dont personne ne voulait, mais elle écumait aussi tous les chemins, ramassant des enfants de plus grande taille et même les adultes qu'elle parvenait à attirer dans l'huilerie. Mon père aussi, séduit par la qualité supérieure de l'huile qu'il produisait, alimentait ses cuves avec zèle et diligence. En bref, la transformation de leurs voisins en huile de rapacité irrésistible qui les absorbait tout entiers prit possession de leur âme et leur tint lieu d'espérance dans l'au-delà – d'où ils tiraient, par ailleurs, leur inspiration.

Ils étaient devenus si entreprenants qu'une réunion publique eut lieu au cours de laquelle furent prises des résolutions qui réprimaient leur conduite. Le président de l'assemblée leur signifia que toute autre raflé parmi la population leur attirerait l'hostilité générale. Mes pauvres parents quittèrent la réunion le cœur brisé, désespérés et, je le crains, pas tout à fait sains d'esprit. Quoiqu'il en fût, je jugeai prudent de ne pas rentrer dans l'huilerie avec eux ce soir-là, et je dormis dans une écurie contiguë.

Aux alentours de minuit, mû par une mystérieuse impulsion, je me levai et allai regarder à une fenêtre de la pièce aux fourneaux, où je savais que mon père dormait à présent. Les feux brûlaient avec autant d'intensité que si on avait prévu une récolte abondante pour le lendemain. De l'un des plus grands chaudrons montait un grondement sourd qui donnait une mystérieuse impression de retenue, comme s'il prenait son temps avant de libérer toute son énergie. Mon père n'était pas dans son lit, il était debout en chemise de nuit, en train de préparer un nœud coulant avec une grosse corde. À en juger par les regards qu'il jetait en direction de la porte de la chambre de ma mère, je ne compris que trop bien ce qu'il avait en tête. Incapable d'émettre un son et paralysé par la terreur, je ne pus rien faire pour empêcher mon père d'agir ou pour avertir ma mère. Soudain, la porte de la chambre de ma mère s'ouvrit, sans bruit, et ils se retrouvèrent tous les deux face à face, apparemment aussi surpris l'un que l'autre. Ma mère était elle aussi en chemise de nuit, et elle tenait dans la main droite son outil de travail, un long poignard à lame étroite.

Elle non plus n'avait pas été capable de renoncer à la dernière ressource qui lui était offerte, compte tenu de l'attitude peu sympathique des gens de la ville et de mon absence. Pendant un bref instant, leurs regards étincelants se croisèrent et puis ils bondirent ensemble, mus par une fureur indescriptible. Dans leur lutte ils se poursuivirent inlassablement autour de la pièce, l'homme jurant, la femme hurlant, se battant tous les deux comme des diables – elle voulant le frapper avec le poignard, lui tentant de l'étrangler de ses grandes mains nues. Je ne sais pas combien de temps je fus l'infortuné spectateur de cette désagréable manifestation de mésentente familiale, mais finalement, après une empoignade plus vigoureuse que les précédentes, les combattants se séparèrent brusquement.

La poitrine de mon père et l'arme de ma mère portaient toutes les deux des traces d'un contact réciproque. Un instant encore, ils s'observèrent d'un air fort peu amène, échangèrent des regards menaçants, puis mon pauvre père, blessé, sentant la mort descendre sur lui, fit un bond en avant, et sans qu'aucune résistance puisse l'arrêter, saisit ma mère chérie dans ses bras, la tira à côté du chaudron plein de liquide bouillant, rassembla toutes ses forces défailtantes et sauta dedans avec elle! Un instant plus tard, ils avaient disparu tous les deux et mêlaient leur huile à celle des citoyens membres du comité qui étaient venus la veille leur apporter une invitation pour la réunion publique.

Persuadé que ces événements malheureux m'ôtaient toute chance de faire une carrière honorable dans cette ville, je me retirai dans la célèbre cité d'Otumwee, où j'écris ces mémoires, le cœur plein du remords d'avoir commis un acte irréfléchi ayant entraîné un si lamentable échec commercial.

*Huile de chien*

*(The Oil of Dog: A Tragic Episode in the Life of an Eminent Educator)*

nouvelle d'Ambrose Bierce (1842-1914)  
traduite de l'américain par Marie Picard  
est paru dans l'*Oakland Daily Evening Tribune*  
le 11 octobre 1890

ISBN : 978-2-89668-316-1  
© Vertiges éditeur, 2010  
– 0317 –